

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No. 67. — Samedi, 15 aout 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE GÉNÉRAL GRANT SUR SON LIT DE MORT ENTOURÉ DE SA FAMILLE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 15 août 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les Fiançailles de Thérèse, par Jeanne Thilda. — Les larmes, par Gustave P. — La Porteuse de Pain (suite). — Immoralité de l'âme — L'intelligence des animaux. — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — Récréation de la famille : Enigme. Anagramme et Amusette.

GRAVURES : Le général Grant sur son lit de mort entouré de sa famille. — Un trop fougueux jardinier. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

## NOS PRIMES

M. Mendoza P. Bernard, étudiant, de Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00, à notre dernier tirage mensuel.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

## ENTRE-NOUS



RIEL vivra !

D'un bout à l'autre de la province de Québec les populations se sont émues, on a convoqué des assemblées, on a fait appel à l'honneur et à la sincérité de tous les Canadiens-Français qui prennent parti pour le faible, l'opprimé, le prisonnier.

Et je suis entièrement de l'avis du Dr Marcil, de Saint-Eustache, qui a dit dernièrement dans une assemblée publique : " Par Canadien-Français j'entends tout homme de cœur, à quelque nationalité, à quelque parti qu'il appartienne."

Bravo ! Si forte que puisse paraître la figure tout d'abord, elle est juste, car quand on parle de la France ou de ses enfants, on sent comme un souffle d'honneur et de loyauté qui parcourt l'espace.

\*.\*

Je reviens de la grande assemblée qui a été convoquée par les amis de Riel, et qui a eu lieu dimanche, au Champ-de-Mars, et je frissonne encore des accents patriotiques et énergiques qui animaient les orateurs qui se sont fait entendre dans cette réunion mémorable.

M. L.-O. David, le premier inscrit pour prendre la parole, a trouvé la note, quand il a rappelé les services rendus pendant l'insurrection du Nord-Ouest, par le beau et brave 65<sup>me</sup>, et les injures que lui ont adressées les fanatiques d'Ontario ainsi qu'au drapeau français :

Dans cette lutte inégale qui vient d'avoir lieu, la couronne anglaise a été défendue par les Canadiens-français eux-mêmes, et tout le monde sait que le 65<sup>me</sup> est le seul de tous les bataillons de la province de Québec, qui ait combattu et versé son sang, pour une cause anglaise.

Et cependant, nous n'ignorons pas que le 65<sup>me</sup> allait combattre des hommes de leur sang qui, comme nous, aiment la France et tout ce qui vient de la France.

Nous avons le droit de compter sur la reconnaissance de la couronne pour laquelle nous venions de combattre, car c'était justice.

Voyez ce qui s'est passé.

A peine le 65<sup>me</sup> était-il parti, à peine venait-il d'entrer dans la province d'Ontario, qu'on l'accablait d'injures, qu'on le couvrait de boue et qu'on accusait nos vaillants officiers et nos braves soldats de voler et de dévaliser les gens chez lesquels ils passaient. (Honte ! infamie !)

Ah ! ils sont heureux de vivre loin de nous, ces lâches fanatiques, ces insulteurs, qui se cachent quand on leur demande leurs noms !

Ce n'était pas assez pour eux, cependant, ils ne se contentaient pas d'insulter le 65<sup>me</sup>, ils ne leur suffisaient pas d'injurier toute la race canadienne-française, ils essayaient de salir le drapeau français qu'ils traitaient de guenille. (Lâcheté ! honte ! honte !)

Les ignorants ! les ingrats ! les misérables ! ils oublient l'histoire, ils ne savent donc pas que toutes les puissances du monde s'inclinent avec respect devant cette noble guenille qui représente la civilisation, la science et la liberté. (Bravo !)

Ils oublient donc qu'à Inkerman, tous les régiments anglais auraient été massacrés sans cette guenille. (Applaudissements.)

Dans le conflit anglo-russe qui va éclater, ils seraient bien heureux d'avoir cette guenille à côté de leur armée, pour les protéger et les aider.

Mais passons l'éponge sur ces ordures ; le mot est dur, mais il est juste.

Le 65<sup>me</sup> a répondu à tout cela en se battant avec un courage qui a arraché des exclamations d'admiration au général Strange, qui les commandait — un Anglais, pourtant !

Pendant que le sang canadien-français coulait pour l'Angleterre, les fanatiques qui ne se battaient pas, eux, ne trouvaient rien de mieux à faire que de pendre Riel en effigie, et le bataillon d'Halifax, plus tard, après avoir reçu une réception magnifique à Montréal, quittait la gare de Saint-Hyacinthe en chantant une chanson de mort contre Riel ! Quel courage ! (Honte ! honte !)

Plusieurs autres orateurs, sans distinction de parti, ont parlé dans le même sens, et il y a lieu d'espérer que si les fonds recueillis sont suffisants et qu'on agisse vite, on sauvera Riel.

Pour cela, il faut du cœur et de l'argent.

On aura l'un et l'autre.

\*.\*

Un miracle a eu lieu dimanche dernier, dans le sanctuaire dédié à sainte Anne, de Beauport.

Voici en quels termes s'exprime M. l'abbé Martineau, qui assistait à cet événement :

Un jeune homme, âgé de 17 ans, de Greenfield, Massachusetts, après avoir quêté l'argent nécessaire à son voyage, était venu prendre place à bord du *Canada* pour le pèlerinage à la bonne Ste-Anne. Sans connaissances et sans parent, il se tenait à l'écart, appuyé sur deux longues béquilles qu'une maladie épouvantable et dont on lisait les ravages sur toute sa personne, lui rendait indispensables depuis sept ans. Ce pauvre enfant du nom de Fiset, avait sur son corps une ceinture de plaies béantes et infectes, et sa jambe droite était tout à fait réfractaire au service et incapable de faire jouer ses articulations, etc.

Tel a été le privilège qu'a choisi Sainte-Anne. Au moment de la vénération des reliques de la Sainte Mère de la Vierge Marie, pendant que le prêtre appuyait ces longues insignes sur la poitrine du malade, celui-ci a senti un frémissement dans tout son corps. Un craquement douloureux s'est produit dans le dos, et sous le coup de cette secousse extraordinaire, les béquilles se sont soustraites à ses mains. Le miraculé se redresse alors, sans difficulté, sur ses jambes, dont l'usage lui était si merveilleusement rendu, et saisissant ses béquilles il les porte d'une main triomphante en compagnie d'un des prêtres directeurs du pèlerinage, aux pieds de la statue de la bonne sainte Anne. L'enfant était faible encore, n'ayant rien mangé qu'une pomme depuis deux jours ; mais légèrement soutenu, il a pu faire, sans aucune souffrance, ce qui l'étonnait surtout, le long trajet de l'église au bateau. Deux médecins ont examiné scrupuleusement, à bord du *Canada*, celui que l'on appelle le miraculé de Sainte-Anne, et ils sont prêts à attester que ce qu'ils ont vu se produire si instantanément dépasse les forces et les ressources de la science.

\*.\*

Les Anglais ont de l'esprit.

Vous ne vous en étiez jamais douté, je gage, et je comprends le doute que vous émettiez à cet égard, car c'est une découverte de date très récente.

Comme ce ne sont encore que des commençants, il ne faut pas se montrer trop difficile pour leurs premiers essais, dont je vous donne aujourd'hui un exemple, pour vous initier au genre qu'ils cultivent.

La semaine dernière, au théâtre, à Montréal, une actrice de médiocre talent a voulu racheter par un bon mot la faiblesse de son jeu.

— Savez-vous, dit-elle, quelle différence il y a entre un tableau et Riel ?

— ? ? ? ? ?

— Eh bien ! il n'y en a pas ; car tous deux sont destinés à être pendus !

Dame ! je vous ai prévenu, ce n'est pas d'une force herculéenne, mais enfin, on fait ce qu'on peut !

Les dudes saxons se pâmaient, s'esclaffaient et murmuraient comme les incroyables du Directoire avec un sourire bête : " Châ-mant ! Châ-mant ! "

L'impressario, qui était un homme de bon sens, a carrément mis à la porte l'actrice trop spirituelle qui a failli faire démolir son théâtre par les honnêtes gens.

\*.\*

Il ne faudrait cependant pas jouer trop longtemps à ce jeu-là, car cela pourrait finir mal.

Les Anglais de bon sens déplorent toutes ces petites méchancetés, ces injures renouvelées tous les jours et partout par des gens mal élevés contre la race canadienne-française, et savent bien que tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

L'Angleterre, qui est à la veille d'une révolution chez elle, ferait bien de n'en pas provoquer une au Canada, car elle pourrait bien avoir besoin de

nous, une fois de plus, dans un moment d'embaras, et il est bon de se ménager des amis.

Ce qui m'étonne cependant en tout cela, c'est de ne pas voir un homme sérieux, occupant une position importante et ayant une autorité dans la société, je parle d'un Anglais, protester carrément contre ces villenies et ces lâchetés.

Il ne se passe pas de jour où les journaux anglais ne décochent à notre adresse quelque trait, qui, si bête et si peu acéré qu'il soit, n'en est pas moins la preuve de la haine qu'ils nous portent.

J'avais toujours cru que les Anglais étaient — à part leurs défauts, et tout le monde en a — des gens d'honneur et de cœur, mais je regrette de m'être tant trompé, car ce n'est pas par plaisir ou pour satisfaire un sentiment d'aversion inné que je leur fais si souvent des reproches.

Dernièrement, un Ecossais me disait que les Ontariens n'étaient que des Anglais dégénérés ; tant mieux pour les Anglais d'Angleterre.

\*.\*

Une nation se juge d'après différents points, et je crois qu'on peut l'apprécier d'après le respect qu'elle porte à ses morts.

Si cette idée a un fond de vérité, je me demande quel jugement on pourra porter sur nous en voyant les nombreuses causes qui sont portées toutes les semaines devant nos cours de justice, pour des infractions commises aux règlements des cimetières.

Loin de diminuer, elles augmentent toujours.

Quoi de plus touchant, cependant, que de voir une mère, une veuve, une fille, occupée d'orner la tombe d'un fils, d'un mari ou d'un père ! Quoi de plus beau que ce respect, ces soins prodigués à la mémoire du mort regretté ! On place sur sa tombe la fleur dont il aimait le parfum, on sème tout autour les plantes qu'il préférait, et ces plantes et ces fleurs semblent parler encore de celui qui n'est plus.

Tout ce que l'on dépose ainsi sur le tertre qui recouvre un cercueil doit être sacré.

Et, chose incroyable, il se trouve que des femmes, des femmes surtout, sans respect, sans religion, viennent voler ces fleurs, tribut d'amour d'une famille.

Certaines d'entre elles commettent cette faute, je dirai presque ce crime, par pure ignorance, ou par, comment m'exprimerai-je, par imbécillité.

Mais il n'en est pas moins vrai que ces actes prouvent un manque de sens moral des plus regrettables, et la loi a raison de frapper très sévèrement les coupables.

\*.\*

Mauvaise nouvelle, mes amis, très mauvaise nouvelle !

Deux empereurs vont s'embrasser.

La chose se fera le 21 de ce mois, à Kremser, en Moravie, et ce sont les souverains de Russie et d'Autriche qui vont donner ce spectacle au monde.

Le télégraphe s'étend avec beaucoup de complaisance sur les détails des préparatifs de cette fête, qui coûtera plusieurs millions, que le peuple aura à payer.

Des précautions extraordinaires ont été prises pour protéger la vie des deux empereurs, et aucun étranger ne peut entrer dans la ville sans être porteur d'un ordre spécial.

Vous voyez qu'on n'est guère avancé en Moravie pour qu'on puisse attenter de la sorte à la liberté des sujets, en leur défendant l'entrée d'une ville, et si on venait jamais nous imposer chez nous pareille exigence, je crois qu'on serait mal reçu.

Mais ceci importe peu, " un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite."

Sachant que deux empereurs vont s'embrasser, je me demande quel pourra bien être le nombre de cadavres qui vont payer le baiser échangé entre les deux autocrates ; car il est évident que la guerre va éclater quelque part peu après cette réunion.

Quelle nouvelle infamie vont ruminer les ministres de ces deux grands enfants couronnés, qui ne sont en réalité eux-mêmes que des pantins entre les mains des chanceliers des deux empires.

Nous ne le saurons que trop tôt.

\*.\*

Les scandales de Londres, devenant par trop humiliants pour la vertu des cockneys, ceux-ci

viennent de découvrir qu'on était tout aussi corrompu à Paris qu'en Angleterre.

Allons donc ! ça ne prendra pas ! tout cela est cousu de fil blanc et on voit trop la couture.

Certes, je ne vous donnerai pas Paris comme une ville modèle sous le rapport des mœurs, pas plus que n'importe quelle capitale d'aucun pays du monde, mais je crois que c'est sans doute la moins corrompue de toutes les villes qui ont plus d'un million d'habitants, et pour s'en convaincre il suffit de voir New-York, Berlin et Londres.

Paris accueille tout le monde avec beaucoup de courtoisie, et on y jouit d'une très grande liberté, mais il y a ceci de fâcheux : c'est que les étrangers choisissent la plus belle ville du globe pour y venir faire leurs farces et leurs fredaines, et naturellement, après s'être bien grisés, il s'en reviennent en disant :

"Dieu que ces Parisiens sont donc ivrognes !"

C'est tout simplement le déraisonnement de l'ivresse, et vous savez qu'un homme ivre n'avoue jamais qu'il a bu.

Ça ne prendra pas, messieurs les Cockneys, et vous êtes reconnus aujourd'hui pour vivre dans la métropole du vice.

Tant pire pour vous !

\*.\*

Je viens de tomber sur les lignes suivantes :

On a découvert à Laprairie, ces jours derniers, une relique du temps passé. C'est une vieille maison en pierre, depuis longtemps inhabitée, située dans la cour d'un hôtel. D'après des pièces authentiques on a acquis la certitude que cette maison faisait autrefois partie du Fort de la Madeleine, théâtre de plus d'un exploit glorieux aux premiers temps de la colonie.

Comment trouvez-vous cette relique du temps passé ?

Et cette découverte d'une vieille maison en pierre située dans la cour d'un hôtel ?

Il faut avouer que si on s'en rapportait au journal qui publie cette énormité, les citoyens de Laprairie auraient la vue bien basse pour n'avoir jamais vu une maison située dans une cour !

\*.\*

Souvenirs de l'insurrection du Nord-Ouest.

L'autre jour, le major Kirwan rencontre le lieutenant-colonel Straubenzie—vous voyez que je cite les noms, car je garantis la chose authentique et j'en prendrai à témoin le major Kirwan lui-même—et tous deux parlent de la campagne.

—Voyons, dit le major Kierwan, on parle de Batoche à tout bout de champ, Batoche par-ci, Batoche par-là, et à entendre les volontaires anglais, Batoche aurait été le théâtre d'une bataille extraordinaire ; mais dites-moi franchement, puisque nous y étions tous deux, avez-vous vu un seul Métis dans cette rencontre ?

—Pour parler franchement, non, pas un (not one).

Eh bien ! dit le major, je suis exactement dans la même position, je n'en ai pas vu un seul !

LÉON LEDIEU.

LES FIANÇAILLES DE THÉRÈSE

ILS se promenaient tous deux dans le parc, et les mains enlacées ils se regardaient. Les arbres étaient baignés de douce lumière, les chèvrefeuilles exhalaient une odeur sucrée, et le rossignol égrenait, dans la campagne, ses modulations faites pour les douces paroles et les rêves !

—Thérèse, disait le jeune homme, si on ne m'avait pas permis de t'épouser, je me serais tué.

—Henry, répondait-elle, je serais morte si ma mère avait dit non.

Les oiseaux se taisaient pour écouter, les roses tressaillaient d'aise en agitant leurs cassolettes divines, et la lune, arrêtée sur ces deux êtres qui parlaient d'amour, imprégnait la nuit pâle de sa sereine beauté.

Et comme ils arrivaient vers l'élégante laiterie au bout du parc :

—Henry, dit-elle, le bonheur serait d'être pauvres, de donner à manger aux poules, de faire les fromages, moi vêtue de hure ; toi, tu conduirais les moutons à la prairie dans un costume de berger ; nous travaillerions dur, va, tous les deux !

—Le malheur, répondit-il en riant, c'est que nous avons cent mille livres de rentes ; mais, chère, tout ceci prouve l'excessive délicatesse de ton cœur ; tu m'aurais aimé dans une humble condition.

—Oh ! oui, s'écria-t-elle avec âme, plus encore peut-être !

Ils se regardèrent, pleins d'un attendrissement qui mit des larmes dans leurs yeux. Ils reprirent le chemin du château, pendant que les oiseaux chantaient l'amour et que les fleurs s'épanouissaient dans ce charme tendre et pénétrant des nuits d'été. Au moment de monter les marches du peron, un catalpa se mit à neiger sur les joues en fleurs de Thérèse, et comme un pétale d'argent restait accroché très près de la bouche, Henry le prit avec ses lèvres et s'enfuit dans la nuit !

\*.\*

"A MAITRE ARDIN,  
"Notaire à Paris.

"Vous vous êtes trop pressé, cher maître, rien n'est encore conclu. M<sup>me</sup> de Gomraid a dit à ma mère que la ferme des Estaminettes n'était pas comprise dans le lot de terres promis à Henry en plus de sa dot ; je tiens énormément à cette ferme que, vous-même, m'avez dit d'être d'un rapport très considérable. Hier, le vicomte de Rieux a demandé ma main ; il a dix mille francs de rente de plus qu'Henry, mais Henry m'adore et mourrait très certainement si je ne pouvais être à lui ; puis on parle de ce mariage, et c'est très ennuyeux d'annoncer au monde que le futur est changé. Pourtant, sans la ferme des Estaminettes, rien de fait ; elle rapporte quinze mille francs par an que je réserve à ma couturière. Ne parlez de rien à maman, vous savez combien elle est sentimentale ; de sa vie elle n'a rien compris aux affaires d'argent.

"Répondez-moi, mon cher maître, et recevez l'expression de tous mes meilleurs sentiments. Si M<sup>me</sup> de Gomraid persiste dans son refus, abouchez-vous avec le notaire du vicomte de Rieux.

"THÉRÈSE DE CETENT."

"A MAITRE GODARD,  
"Notaire, à Paris,

"Mon cher maître, au moment d'épouser cette charmante fille qu'on appelle Thérèse de Cetent, j'ai fait des réflexions, qui, à mon grand regret, pourraient bien rompre ce mariage. On m'affirmait que la pauvre M<sup>me</sup> de Cetent avait une maladie de cœur, qui ne laissait aucun espoir de guérison.

"Les médecins soutenaient que mon infortunée belle-mère pouvait encore vivre un an ou deux, tout au plus ; mais voici qu'un nouveau docteur déclare qu'il guérira M<sup>me</sup> de Cetent, et qu'elle a une bonne vingtaine d'années sur la planche. Cela est fort heureux pour la famille, mais évidemment j'ai été trompé, les conditions ne sont plus les mêmes : j'ai engagé beaucoup d'argent dans mon écurie de courses, et je n'ai pas avoué à ma mère la moitié de mes dettes ; sans l'héritage de M<sup>me</sup> de Cetent, je suis un homme perdu. Agissez donc promptement, voyez les médecins, sachez la vérité ; je serai navré de cette rupture, à cause de cette petite Thérèse, dont le désespoir sera sans bornes ; mais, que voulez-vous, le mariage est une grave affaire et je suis un garçon sérieux. Si M<sup>me</sup> de Cetent a l'espoir de guérir, préparez-moi une entrevue avec Christine d'Eteil, elle n'est pas jolie comme Thérèse, mais elle est orpheline !

"Agréez, mon cher maître, etc., etc."

"HENRY DE GOMRAID."

"MADAME DE CETENT  
"A sa sœur Clémence,

"Sitôt ma lettre reçue, arrive vite, ma bonne sœur, et viens contempler le plus délicieux spectacle qu'il soit donné à l'homme de voir. Deux jeunes êtres s'adorant sans s'inquiéter du reste du monde. Jamais on n'a vu amour plus ardent, tendresse plus violente : Thérèse et Henry ne peuvent plus rester une heure éloignés l'un de l'autre. Ah ! ma chère Clémence, mon pauvre mari ne m'aimait pas de cette façon ; c'était un brave homme, mais il n'entendait rien aux choses de l'amour, et je n'ai jamais eu les joies divines que va goûter ma chère Thérèse.

"Viens jouir de leur bonheur et du mien. Je t'embrasse.

"Ma santé n'est pas bonne !

"CÉLESTE DE CET. NT."

\*.\*

Selon toutes les probabilités M<sup>me</sup> de Gomraid a donné la ferme des Estaminettes, et M<sup>me</sup> de Cetent a prouvé qu'elle n'avait pas vingt années d'existence sur la planche, car le mariage de Thérèse et d'Henry a été célébré il y a quelques semaines, et c'est M. l'abbé de T... lui-même qui a donné la bénédiction aux jeunes époux.

JEANNE THILDA.

LES LARMES

IL y a pleurs et larmes, comme il y a rire et sourire ; les pleurs ont toujours leur sincérité ; les larmes, trop souvent, ont leur artifice. Comédie et vérité s'y mêlent et viennent puiser à la même source.

Le baby le plus naïf ne sait-il pas assombrir sa frimousse rose et satinée pour obtenir ce qu'il désire ?

La femme, gracieuse et coquette, ignore-t-elle qu'une larme scintillante au bord des longs cils de sa paupière bombée lui donne un charme plus attendrissant qu'un sanglot bruyant et la pare comme d'un bijou ?

L'amoureux n'espère-t-il pas vaincre la résistance en s'humiliant sous le flot des larmes qu'il semble avoir la faiblesse de répandre ?

L'actrice, empoignée par le rôle qu'elle débite, quelquefois électrisée par une scène analogue qui se joue dans sa vie intime, n'a-t-elle pas des larmes qui descendent sur ses joues, sans se soucier du maquillage qu'elles détériorent ?

L'avocat, acteur plus ou moins consciencieux, ne laisse-t-il pas tomber, sur la barre qui le sépare des jurés, les larmes, circonstances atténuantes, qui feront acquitter ou diminueront la peine de son client.

Et le baby obtient ainsi joujoux et bonbons.

La femme, chez qui le moindre sourire sèche la larme, comme le rayon du soleil étanche la rosée sur la fleur, la femme coquette aura gagné son pardon ou le bijou qu'elle convoitait.

L'amoureux roulant sa moustache dans deux de ses doigts, avec un mince sourire des lèvres et des yeux, sifflotte : "Allons, je ne pleure pas trop mal." L'actrice regarde dans un miroir son visage ravagé par cette émotion sincère et s'écrie : "Suis-je sotté de pleurer pour de bon !" L'avocat sort du Palais, se frotte les mains et ricane : "Je les ai bien roulés !" Et tous sont fiers de savoir pleurer si savamment !

Larmes fausses et larmes d'emprunt, qui perlent aux cils du mensonge et tombent des paupières de l'hypocrisie, larmes faites des mêmes substances que les larmes sincères, silencieuses et amères, qui coulent lentement, sans paroles, sans cris, qui se cachent sans qu'on les questionne, comment vous reconnaître ? comment vous distinguer ?

Pleurer est un art ; l'art et la vérité se confondent facilement.

Quel dommage que les larmes soient incolores ! Si elles pouvaient se teinter selon les circonstances, comme elles seraient souvent supprimées !

Voyez-vous une jolie femme en colère qui pleurerait rouge ! un homme jaloux qui pleurerait jaune ! un amoureux éconduit qui aurait des larmes vertes ! un héritier qui larmoierait rose ou bleu, sans pouvoir obtenir la teinte noire, ou tout au moins lilas !

GUSTAVE P...

Un Anglais, faisant partie de l'expédition d'Égypte, a constaté que les chameaux sont grands amateurs de tabac. Si on fume devant un de ces animaux, immédiatement il s'approchera du fumeur, et avalera la fumée. Puis, relevant la tête, la bouche ouverte et les yeux en l'air, il poussera un soupir plein d'extase.

Il n'est pas, du reste, le seul animal qui aime le tabac, car tout le monde sait que la chèvre en est très friande, seulement ce n'est pas à l'état de fumée, mais bien en nature qu'elle aime à le consumer.



## UN TROP FOUGUEUX JARDINIER.

1. Qu'a donc mon chien à japper ainsi? — 2. Bon! ce sont encore ces maudits petits... marcessins! — 3. C'est ce noir-là qui va payer pour les autres — 4. Ah, misérable! attends un peu! — 5. Attrape! — 6. Oh!!! — 7.!!!! — 8. Décidément, je crois que je deviens un peu trop vieux pour me livrer au jardinage.

LA  
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXVIII

Le départ du Havre d'Ovide Soliveau avait suivi de quelques jours la visite faite par Paul Harmant et sa fille à l'avocat Georges Darier. Depuis cette visite il ne s'était rien passé qui fût de nature à modifier la situation respective de nos personnages. Jacques Garaud, qu'obsédaient d'incessantes angoisses, cherchait des distractions dans le travail. Mary attendait un moment favorable pour exécuter le projet qu'elle avait conçu. Lucien Labroue, attelé du matin au soir à sa besogne, se multipliait et donnait l'exemple de l'activité. Outre les appropriations spéciales de la mécanique au matériel des chemins de fer, on s'occupait beaucoup à Courbevoie de machines pour la navigation. Le lendemain même du jour où Ovide Soliveau montait au Havre dans le train partant pour Paris, on devait opérer le lancement d'une petite embarcation à vapeur, afin d'essayer une hélice et une machine d'un modèle nouveau, qui, tout en offrant un volume très restreint, donnaient des résultats considérables. En rentrant chez lui le soir, le faux Paul Harmant avait prié Lucien de venir le prendre à six heures du matin. Le fils de Jules Labroue se montrait exact, et à l'heure indiquée il partait pour l'usine avec son patron.

Ovide Soliveau comptait bien se présenter de grand matin à l'hôtel de la rue Murillo, mais "grand matin," pour lui ne signifiait pas "avant le jour." En descendant du chemin de fer il entra chez un des nombreux marchands de vin qui se trouvent aux alentours de la gare, et se fit servir du pain, du fromage et un verre de vin blanc. L'extrême modicité de ses ressources ne lui permettait pas de s'offrir un repas plus confortable. Il attendait ainsi le moment d'aller rendre visite à son "cher cousin." Le Dijonnais n'était pas misérablement vêtu, mais le voyage avait fatigué son costume. En outre, en retombant dans la misère, Ovide avait repris ses façons débraillées d'autrefois.

Bref, ses allures et sa tournure n'étaient point distinguées, il s'en fallait même de beaucoup. A sept heures précises il arriva rue Murillo et sonna à la petite porte de l'hôtel. Depuis sa loge le concierge tira le cordon. Ovide poussa la porte et entra dans la cour. Debout sur le seuil de sa loge, le concierge examina d'un œil défiant ce visiteur inconnu dont la mine et le costume lui semblaient suspects.

—Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il de sa voix la plus sèche et de son air le moins engageant.

Le Dijonnais prit au contraire une physionomie superlativement mielleuse et souriante.

—Monsieur Paul Harmant, fit-il, c'est bien ici?

—C'est bien ici.

—Pourrais-je le voir?

—A sept heures du matin! s'écria le concierge dont le visage exprima l'étonnement.

—Je sais bien qu'il est un peu trop tôt pour les convenances, mais il s'agit d'une affaire pressée, mon cher monsieur, d'une affaire très pressée. M. Harmant me connaît bien, il sera très content de me voir.

—Dans tous les cas il ne vous verra pas ici ce matin.

—Pourquoi donc cela?

—Il est à son usine.

—Allons donc! Déjà? Pas possible.

—A six heures précises il partait.

—Mais il rentrera.

—Sans doute.

—A quelle heure?

—Je n'en sais rien. Peut-être à midi, peut-être seulement ce soir. Si vous venez pour des affaires de mécanique ou pour demander du travail, adressez-vous à l'usine, je vous le conseille.

—Où est-elle située, l'usine?

—A Courbevoie, au bout de l'avenue de Neuilly. Le tramway y mène.

bevoie. Il me reste assez de monnaie pour me payer le tramway. Hop! en route!

Une heure après il descendait de voiture et gagnait le bord de la Seine, offrant en cet endroit un aspect très animé. De grandes usines garnissant le quai découpaient sur le ciel leurs cheminées de briques que couronnait un panache de fumée. Ovide, s'adressant à un ouvrier qui passait à côté de lui, demanda :

—Pourriez-vous m'indiquer, s'il vous plaît, l'usine Paul Harmant?

L'ouvrier, désignant de la main un endroit du quai, répondit :

—Plus loin. Où vous voyez des bâtiments neufs.

—Grand merci!

L'ouvrier passa son chemin. Ovide continua sa route. Il arriva bientôt en face d'une haute porte au fronton de laquelle se lisait en grosses lettres de cuivre ce nom :

PAUL HARMANT

Et, plus bas :

ATELIERS DE CONSTRUCTION

—Diable! fit Ovide, la maison est importante! Voyons l'intérieur.

Il se dirigea vers une porte bâtarde voisine de la grande et portant l'inscription : "Entrée," et il sonna. Cette porte s'ouvrit, et, comme à l'hôtel de la rue Murillo, le concierge vint au visiteur. Le dialogue suivant s'engagea :

—Qu'est-ce que vous demandez?

—M. Paul Harmant.

—Est-ce pour de l'ouvrage?

—Non. C'est pour une affaire.

—Commerciale?

—Non, personnelle.

—C'est à monsieur Harmant lui-même que vous voulez parler?

—Oui.

—Eh bien! allez aux bureaux, dans le fond, à gauche, on vous renseignera.

Ovide prit le chemin de l'endroit désigné. De loin, sur les diverses parties d'un corps de bâtiment de cent mètres de longueur environ, et ne formant qu'un rez-de-chaussé couvert en ardoises, il put lire ces indications : "Ateliers de dessin." "Caisse." "Bureau du directeur des travaux." "Cabinet du directeur." Etc., etc.

—Ici je dois trouver mon homme, se dit Ovide en lisant ce dernier index. Allons-y gaiement! Il me semble déjà voir sa tête! J'en ris d'avance comme une petite folle.

Et il pressa le pas. La porte du bureau était fermée. En le voyant poser la main sur le

bouton de la porte, un employé s'empressa d'ouvrir et demanda :

—Est-ce bien au bureau de monsieur Harmant que vous avez affaire?

—Oui, monsieur. Je désire parler à M. Harmant lui-même, pour affaire personnelle.

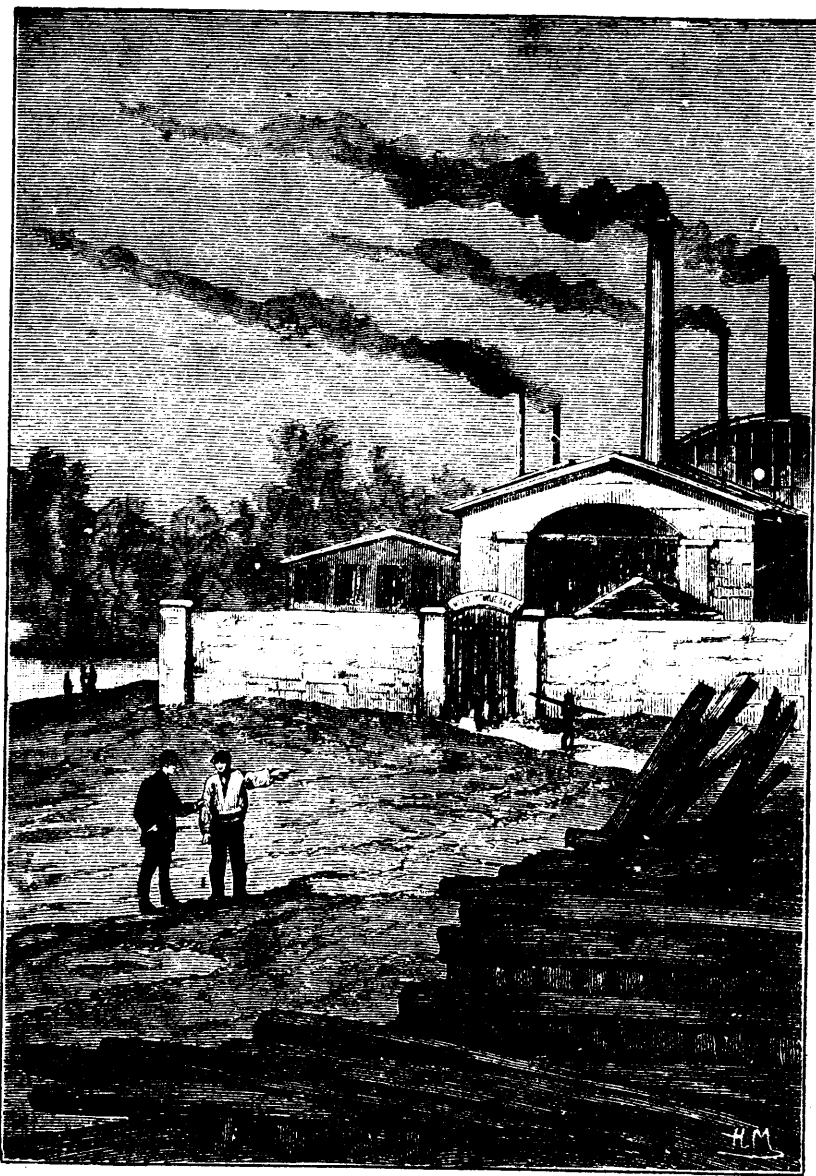
—Alors, vous serez obligé d'attendre. M. Harmant est en conférence avec le directeur des travaux.

—J'attendrai tant qu'il faudra.

—Dans ce cas, asseyez-vous.

—Ce n'est pas de refus.

Ovide prit une chaise et se mit à tourner ses pouces. Paul Harmant, enfermé avec Lucien Labroue, combinait, d'accord avec ce dernier, certaines modifications de détail pour la machine essayée le matin même et dont le fonctionnement laissait à désirer. Leur entretien se prolongea



Pourriez-vous m'indiquer, s'il vous plaît, l'usine Paul Harmant?—(Voir p. 117. col. 3.)

—Merci, monsieur. Vous êtes sûr que je trouverai là M. Paul Harmant?

—Vous le verrez quand vous y serez.

Tout en disant ce qui précède, le concierge avait poussé le visiteur matinal jusqu'à la porte de la rue. Il la referma sur lui.

—Pas gracieux, le pipelet! murmura Soliveau en se trouvant sur le trottoir. Après tout, il avait sa consigne, cet homme, et présentement je ne dois point avoir la tournure d'un ambassadeur. C'est à Jacques Garaud que je veux parler et pas à d'autres. J'aurais pu demander à voir ma petite cousine Mary, mais à quoi ça m'aurait-il avancé? Là-bas, à New-York, elle n'avait pas l'air de m'apprécier beaucoup, cette pimbeche, et l'absence n'a point dû me faire avancer dans ses sympathies. Du reste, mieux vaut peut-être que j'aille à l'usine, à Cour-

pendant plus d'une demie-heure. Soliveau mit ce temps à profit pour établir son plan de campagne. Enfin, la porte du cabinet s'ouvrit. Lucien Labroue en sortit, tenant à la main des papiers. Il jeta un coup d'œil sur Ovide, puis, s'adressant au garçon du bureau, lui dit :

—Qu'on ne dérange pas en ce moment M. Harmant, pour quelque motif que ce soit... il travaille. Puis il s'éloigna.

—Vous avez entendu, monsieur ? fit l'employé. Vous allez être obligé d'attendre encore.

—J'attendrai. J'ai du temps devant moi.

Et Soliveau, croisant ses jambes, continua de plus belle à tourner ses pouces. Une nouvelle demie-heure s'écoula, puis un violent coup de sonnette retentit dans la pièce servant d'antichambre. Le garçon de bureau se leva vivement et se dirigea vers la porte du cabinet.

—C'est votre patron qui vous sonne ? demanda Soliveau.

—Oui, monsieur.

—Dites-lui, je vous prie, que quelqu'un désire le voir, pour affaire particulière.

—Votre nom, monsieur.

—Inutile. M. Harmant ne me connaît pas.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre, plus impérieux encore que le premier. Le garçon de bureau se précipita dans le cabinet.

## LXXIX

—Je vous ai sonné deux fois ! fit le faux Paul Harmant de fort mauvaise humeur. N'aviez-vous donc pas entendu ?

—Pardonnez-moi, monsieur, répliqua l'employé, mais j'étais arrêté par un monsieur qui désire voir monsieur pour une affaire particulière. Il attend depuis plus d'une heure.

—Ce monsieur s'est-il nommé ?

—Je lui ai demandé son nom. Il a répondu que monsieur ne le connaissait pas.

L'ex-contremaître tendit au garçon de bureau des papiers couverts de chiffres et d'écriture.

—Faites entrer, dit-il, et vous irez ensuite porter ceci au directeur des travaux.

L'employé prit les papiers, gagna l'antichambre et annonça au visiteur que monsieur le directeur l'attendait. Ovide entra dans le cabinet, dont il eut soin de repousser la porte. Paul Harmant, occupé à fermer un coffre-fort placé entre les deux fenêtres, lui tournait le dos. Au bruit des pas de l'arrivant, il se retourna, et, devenu pâle tout à coup, poussa un cri de stupeur et d'effroi en voyant en face de lui Ovide Soliveau, campé sur ses jambes écartées, les deux mains dans les poches, le chapeau sur la tête et la physionomie narquoise.

—Bonjour, cousin ! Ça va bien, cousin ? dit le Dijonnais, en témoignant par un sourire qu'il s'attendait à l'impression produite.

—Toi ! toi ici ! s'écria Jacques Garaud.

—Moi-même, cousin, en personne véritable et naturelle. Ah ! ça, mais dis donc, tu as l'air tout ébouriffé ! On croirait que ma présence t'est désagréable. Tu ne me sautes pas au cou ! tu ne me tends même pas la main ! Voilà une réception peu caressante qui ne fait point honneur à ton esprit de famille.

Paul Harmant tremblait comme un fiévreux de la Campagne romaine. La vue d'Ovide le terrifiait. L'arrivée de cet homme à Paris lui semblait le présage d'une catastrophe, d'un effondrement. Au bout de quelques secondes, il parvint cependant à secouer son émotion, et, marchant vers le visiteur, il lui tendit la main. En même temps il lui demandait :

—Pourquoi es-tu revenu en France ?

—Parce que je ne pouvais pas rester là-bas.

—Pourquoi es-tu ici ?

—Pour te demander du travail, parbleu !

—Ainsi ta lettre disait vrai ?

—Hélas !

—La maison que je t'ai l'aissée florissante...

—A dégringolé avec une étonnante vitesse, et ne m'appartient plus aujourd'hui. Que veux-tu, mon pauvre ami, ajouta Soliveau en prenant une chaise et en s'asseyant, je n'avais pas comme toi les qualités qu'il faut pour mener une si grosse affaire. Celle-là m'écrasait.

—De plus, tu étais joueur.

—De plus, j'étais joueur, comme tu le dis fort

bien... un vilain défaut, je t'assure, dont je reconnais mieux que personne les inconvénients, mais dont il m'est impossible de me corriger...

—Et qui t'a fait engourdir en quelques mois des sommes énormes !

—Parfaitement bien. Une "guigne" persistante, invraisemblable ! Inutile de m'adresser des reproches. Il ne me rendraient point l'argent que j'ai perdu. Je suis parti de New-York avec juste le prix de mon voyage en seconde classe. Je ne possède, à l'heure qu'il est, que cent sous dans ma poche et les vêtements qui sont sur mon dos, lesquels manquent un peu de fraîcheur. Débîne et compagnie, comme tu vois ! la dèche la plus corsée, mais je m'en moque pas mal. Je suis bien tranquille sur mon sort ! Si je suis pauvre, tu es riche. Tu viens de faire construire une usine modèle dont on s'occupe dans le monde entier. Tes ateliers sont magnifiques. Tu ne peux pas suffire aux commandes ! Tu emploies un personnel considérable, et ici comme en Amérique tu auras une petite place pour ton bon cousin que tu aimes tant et qui te le rend si bien !

Le millionnaire frissonna de la tête aux pieds.

—Une place ici... dans l'usine, répliqua-t-il. C'est impossible !

—Pourquoi donc ? demanda Ovide du ton le plus agressif.

Le faux Paul Harmant hésita. Il ne pouvait répondre :

—Parce qu'ici se trouve le fils de l'homme assassiné par moi, et si tu vivais dans cette maison, sans cesse en rapport avec lui, il suffirait d'une imprudence de ta part, d'un mot irréfléchi, pour lui révéler le passé.

L'ex-contremaître se taisait. Ovide répéta.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je ne veux pas, répliqua brusquement l'industriel. D'ailleurs, je ne te dois rien. En Amérique, j'ai subi tes exigences. Je t'ai mis dans les mains une fortune. Est-ce ma faute si tu n'as pas su la garder ? Tu es ruiné, tant pis pour toi !

—Paroles inutiles ! dit Ovide. Ce que tu as fait, tu devais le faire. Si tu as subi mes exigences, c'est qu'il n'existait point aucun moyen de t'y soustraire. Ce que j'ai fait de mon argent ne te regarde pas, mais je suis sans le sou et cela te regarde. Tu ne consentirais jamais à laisser dans la misère un proche parent qui t'est si attaché... et qui en sait si long.

—Bref, tu me fais comprendre que je suis à ta merci plus que jamais ! Tu me mets le couteau sur la gorge comme à New-York !

—Chut ! chut ! le vilain mot, cousin ! fit Ovide en ricanant, je ne songe en aucune façon à te menacer. J'invoque simplement tes souvenirs.

—Tu prétends me tenir dans ta dépendance pendant le reste de ma vie.

—Dame !

—Tu te dis : " J'ai son secret. Il tremblera toujours devant moi, et la peur lui fera faire ce que je voudrai."

—Eh ! eh ! cousin, il pourrait bien y avoir quelque chose de cela ! Trouverais-tu, par hasard, que je n'ai pas raison ?

—Je trouve que ta conduite est infâme, et que tu fais de moi la victime d'un chantage odieux.

—Encore des gros mots ! fi donc ! L'air de la France te rend singulièrement grincheux. Tu étais plus gentil que cela, en Amérique ! Qu'est devenu, chez toi, le sentiment de la famille ?

Une sourde colère envahissait Jacques Garaud.

—Cessons ces plaisanteries idiotes ! dit-il d'une voix sifflante, je suis moins à ta discrétion que tu ne le crois.

—En vérité, cousin ! et comment cela ?

—Oui, tu peux me perdre d'un mot, mais à quoi ça te servirait-il ? Crois-tu que je subirais vivant un scandale ? A la première rumeur, je me ferais sauter la cervelle, et pas un sou de ma fortune ne te reviendrait, car cette fortune appartient toute entière à ma fille. Ton intérêt est donc de me ménager. Ce que tu faisais contre moi, tu le ferais contre toi-même !

Ovide comprit sans peine que son prétendu cousin était absolument dans le vrai. En poussant Jacques Garaud au désespoir, il risquait de fermer à jamais le coffre-fort où il comptait bien puiser indéfiniment. Donc il fallait agir par la douceur

plus que par la violence, et ne pas tendre la corde jusqu'à la briser. Ovide, en conséquence, changea brusquement de ton et de physionomie, et reprit d'une voix mielleuse :

—Mais enfin, voyons, tu as bon cœur... tu es tout à fait incapable de laisser un parent dans la misère.

—Aussi ne t'y laisserai-je pas.

—A la bonne heure ! Tu me donneras un emploi ?

—Non.

—Que feras-tu de moi, alors ?

—Je te mettrai à même de vivre à ton aise.

—Loin de toi ?

—Oui. Je tiens à ce que nous nous voyions le moins souvent possible.

—Voilà qui n'est pas gracieux... mais enfin je suis bon garçon, j'imposerai silence à ma susceptibilité légitime et de toi j'accepterai tout. Seulement tu me permettras bien d'aller te serrer la main à ton hôtel de la rue Murillo, et de voir ma petite cousine que j'aime à la folie quoiqu'elle ne m'aime guère.

—Plus tard.

—Soit ! J'attendrai ton bon plaisir. Apprends-moi maintenant ce que tu vas faire pour moi.

—Te constituer une rente.

—De combien ?

—De douze mille francs.

—Mille francs par mois, dit Ovide en faisant la moue, quoiqu'il fût, au fond, plus satisfait qu'il ne voulait le paraître. C'est modeste, mais il faut borner ses désirs et se contenter de peu. J'accepte donc, seulement, je te prie de te souvenir que je n'ai pas un sou vaillant et que je dois acheter un petit mobilier, du linge, des effets, enfin ce qui me manque... et je manque de tout.

—Je vais te remettre cinq mille francs pour tes acquisitions, et j'y joindrai le premier terme de la rente que tu toucheras tant que je vivrai.

—Prendras-tu par écrit l'engagement de me payer cette rente ?

—A quoi bon ? Cela me paraît complètement inutile.

—En effet, dit Ovide avec un sourire. Je suis certain d'avance de ton exactitude. Je vais donc empocher six mille francs et chaque mois je viendrai toucher ici un joli billet de mille.

—Ici, non, répliqua vivement l'industriel.

—Où donc ?

—L'argent sera remis à l'adresse que tu m'indiqueras.

—Chez moi, alors. Au logement que je vais louer, et permets-moi d'espérer que si tu m'interdis pour le moment d'aller à ton hôtel, tu viendras bien, en bon parent, me serrer la main à mon domicile.

—J'irai.

—Donc, nous voilà d'accord.

—Oui, mais souviens-toi bien que j'ai fait du premier coup tout ce que je pouvais faire, et que si de nouvelles exigences se manifestaient, si tu m'adressais des menaces, il nous arriverait malheur à tous deux !

## LXXX

—Sois tranquille, répondit Ovide en riant. Je serai sage comme une image. Je vais vivre comme Jenny, l'ouvrière :

Le cœur content,  
Content de peu...

en bon petit rentier bien tranquille, et tu n'auras que des compliments à m'adresser à l'avenir.

—Je le souhaite, fit Paul Harmant, qui tout bas ajouta : Plus que je ne l'espère.

Ouvrant ensuite le tiroir-caisse de son bureau, il y prit une liasse de billets de banque, en détacha six et les tendit silencieusement à son ex-associé.

—Merci, cousin ! s'écria ce dernier en empochant le papier de la Banque de France. Maintenant, j'ai quelque chose à te demander.

—Encore !

—Oh ! il ne s'agit plus d'argent.

—De quoi donc, alors ?

—Je voudrais te prier de déjeuner avec moi, afin de fêter le verre en main notre réunion.

—Aujourd'hui, c'est impossible.

—Pourquoi ?

—Je ne suis pas libre. J'ai donné des rendez-vous qui prennent tout mon temps.

—Voilà qui est fâcheux, mais tu me promets d'accepter mon invitation un autre jour.

—Quand tu auras élu un domicile quelque part, oui, tu me feras voir ton installation.

—C'est convenu, bons amis toujours, et tu ne te plaindras pas de moi, je ne te dis que cela ! C'est entre nous à la vie, à la mort ! Si par hasard tu avais besoin de moi, songe que je suis là !

En ce moment, on frappa légèrement à la porte, et le garçon de bureau se présenta.

—Qu'est-ce ? demanda l'industriel.

—C'est M. Lucien Labroue qui désire vous parler.

En entendant ce nom, Ovide tressaillit, et au moment où le jeune homme franchit le seuil du cabinet, il le dévora du regard.

—Je me retire et vous laisse à vos occupations, M. Harmant, fit-il ensuite ; je compte sur la promesse que vous avez bien voulu me faire.

—Je ne l'oublierai point.

Soliveau quitta le cabinet, après avoir salué d'un air de profond respect, et le faux Paul Harmant resta en tête-à-tête avec Lucien. Tout en regagnant le tramway d'un pas léger, Ovide pensait :

—C'est bien le nom de Labroue que ce garçon vient de prononcer, et l'ingénieur assassiné et volé par Jacques Garaud se nommait Labroue. Le fils de la victime au service du meurtrier ; voilà qui serait curieux ! Cela doit être, et c'est pour cela que mon "cher cousin" n'a pas voulu me donner d'emploi dans sa maison. Puisque Jacques a attaché ce jeune homme à sa personne, c'est qu'il manigance quelque chose. Quoi ? Je n'en sais rien, mais je m'arrangerai pour le découvrir et je trouverai moyen d'en faire mon profit.

L'entrée de Lucien Labroue dans le cabinet du faux Paul Harmant avait empêché celui-ci de réfléchir aux conséquences probables de l'arrivée d'Ovide Soliveau à Paris, mais, lorsqu'il se retrouva seul après un court entretien, il se laissa tomber accablé sur son siège, et prit son front brûlant entre ses mains crispées.

—C'est à croire que le diable se mêle de mes affaires ! murmura-t-il, tout se réunit pour me parler du passé ! pour évoquer devant moi des fantômes ! Lucien Labroue, Jeanne Fortier, Ovide ! C'est la robe de Nessus qu'ils m'apportent ! Elle brûle mes chairs, elle consume mes os jusqu'aux moelles. Ce misérable Ovide ! il voulait entrer ici, s'installer auprès de moi, se trouver chaque jour en contact avec Lucien Labroue dont il aurait bientôt connu l'histoire et tiré la vérité ! Un mot d'Ovide à Lucien suffirait pour me perdre. Et cet homme est vivant ! Je ne l'ai pas tué comme on tue un reptile venimeux ! Je lui avais fermé en Amérique la bouche à force d'or. Il revient plus pauvre que jamais, il menace, et je lui obéis, et j'ai peur ! oui, j'ai peur ! Oh ! ces trois êtres, dont l'existence est pour moi un danger permanent, si je pouvais les annéantir !

Pendant quelques secondes Jacques Garaud demeura silencieux et comme écrasé sous un fardeau trop lourd. Tout à coup, brusquement, il releva la tête et dit en se pressant :

—Pourquoi désespérer ? Je tiens Ovide par l'argent ! Lucien ne voit en moi qu'un bienfaiteur et bénit son étoile qui l'a conduit ici. Quant à Jeanne, on la reprendra. Je m'effrayais à tort ! Rien n'est perdu, rien n'est compromis ! Je suis prévenu, d'ailleurs, et je veille.

\*.\*

Ovide, en rentrant à Paris, s'était mis en quête d'un logement. Après avoir consacré trois jours à des recherches incessantes, il finit par trouver aux Batignolles, pour un prix modéré, un très petit pavillon au milieu d'un jardin minuscule. Alors il acheta des meubles, et au bout de quarante-huit heures il fut convenablement installé. Ceci fait il écrivit à son pseudo-parent :

"Cher cousin,

"J'ai découvert un gîte charmant, avenue de Clichy, numéro 192, aux Batignolles. Je compte avoir à bref délai le plaisir de t'y recevoir. Tu me préviendras la veille et je ferai venir le déjeuner du "Restaurant du Père Lataille," qui est un bon endroit."

Paul Harmant reçut la lettre, et la brûla après avoir gravé l'adresse dans sa mémoire. Pour échapper aux idées sombres qui l'obsédaient malgré sa ferme résolution de lutter contre tout péril, l'industriel se réfugiait dans le travail et quittait dès le matin l'hôtel de la rue Murillo où Mary s'envenimait profondément. Elle était allée visiter avec une amie l'atelier d'Etienne Castel. L'artiste lui avait cédé une de ses toiles et cherchait pour elle des tableaux de maîtres modernes. Mary avait revu une seule fois Lucien et s'était montrée charmante pour lui ; si charmante que le fiancé de Lucie, gêné de plus en plus par cette bienveillance trop visible, évitait de se rencontrer avec la fille du millionnaire. Du corps et de l'âme Mary souffrait. Son amour méconnu, pour ne pas dire dédaigné, lui brisait le cœur et augmentait ses douleurs physiques. Mary devenait de jour en jour plus pâle et plus amaigries si bien que Paul Harmant, oubliant ses propres angoisses, se tourmentait de l'état de sa fille. Les médecins ne changeaient rien à leurs ordonnances, et, de même que la science aux abois expédie à certaines eaux les malades dont l'état est désespéré, ils déguisaient leur impuissance sous cette formule :

—Mariez cette enfant. Le mariage fera plus pour elle que tout ce que nous pourrions entreprendre.

Bref, Jacques Garaud se voyait placé dans l'alternative de marier sa fille sans retard ou de la perdre. Un matin, Mary résolut de porter à son père le coup qu'elle préparait depuis longtemps. Elle était dans sa chambre où Paul Harmant ne manquait jamais de venir l'embrasser en lui disant au revoir quand il partait de bonne heure pour son usine. On frappa discrètement à la porte.

—Entrez ! dit la jeune fille.

La porte s'ouvrit. Paul Harmant parut. Mary s'était habillée, mais par cette matinée froide et grise elle se sentait plus souffrante, car les variations atmosphériques exerçaient une grande influence sur son état. Assise, ou plutôt à demie couchée sur une chaise longue auprès de la fenêtre, elle laissait errer dans la vague les regards de ses grands yeux attristés. En entendant marcher derrière elle, l'enfant tourna la tête, et voyant son père, elle appela sur ses lèvres un sourire d'une expression navrante. La pâleur de Mary avait encore augmenté ; la tache rouge de ses pommettes tranchait sur cette pâleur. Les prunelles offraient un éclat vitreux sous les paupières teintées de bistre. Du premier coup d'œil le millionnaire constata ces symptômes de mauvais augure, et sentit son cœur se serrer. Il vint s'asseoir près de sa fille, l'embrassa avec effusion, lui prit les mains et les trouva brûlantes.

(La suite au prochain numéro.)

## IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Pourquoi l'homme périrait-il ? qui l'a condamné ? sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ? Non, non ; et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer ? Merveilleux effet de l'organisation ! cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois ; pour franchir l'espace immense et chercher, par delà tous les mondes, non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atôme à l'étroit dans l'univers...

## L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

EST là un sujet dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, d'après un journal scientifique, mais le sujet est inépuisable, et l'on nous saura gré d'y revenir.

Une nuit, à Parague, dans le cirque Crozky, après la représentation qui avait attiré une affluence considérable, un éléphant, nommé la *Puce*, et son maître, se livraient au repos dans leur appartement commun, lorsque l'homme, réveillé tout à coup, entendit un bruit insolite qui excita ses soupçons, car la caisse, qui contenait de 2 à 3,000 florins se trouvait près de là.

L'idée lui vint de lâcher la *Puce*, pour voir ce qu'il ferait. Il débarrassa donc l'éléphant de son lien, dans l'obscurité, et un moment après, entendit des cris et une lutte violente.

Lorsqu'il accourut avec de la lumière, il aperçut la *Puce* qui tenait doucement, mais solidement enlacé de sa trompe, un individu qui faisait des efforts incroyables pour se dégager, mais qui réussissait aussi peu que s'il eût été attaché par des centaines de cordes. Le prisonnier ayant essayé d'égratigner la trompe qui le tenait, la *Puce*, avec beaucoup de gravité, lui administra contre la muraille une correction qui le fit se tenir définitivement tranquille.

L'intelligent animal regardait son maître comme pour lui demander ses instructions, et il maintint le voleur tant que le maître le lui ordonna. Lorsque la police arriva, il remit gracieusement son prisonnier entre ses mains.

Cet homme fut, du reste, reconnu par la police pour un criminel qu'on recherchait depuis quelque temps. La *Puce*, après s'en être débarrassé entre les mains des agents, retourna majestueusement, avec le calme d'une conscience sûre d'avoir fait son devoir, reprendre son sommeil interrompu.

## NOTES ET IMPRESSIONS

On ne s'habitue pas à voir mourir la jeunesse.

Il ne faut jamais mettre le doigt dans les affaires de l'Eglise, car on ne l'en retire pas ; il y reste.—LOUIS-PHILIPPE.

La Société est une étrange ruche où les abeilles ont la bonté de nourrir le frelon.—G. VALTOUR.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

La dentelle noire, même la plus malpropre, redevient belle et reprend sa teinte noire avec le procédé suivant : On plonge la dentelle dans du lait ; on l'y laisse pendant quelques minutes ; on la plonge dans un autre bain de lait, en continuant de la sorte jusqu'à ce que le dernier bain reste propre.

## RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 107.—ENIGME

Quand j'existe on ne me connaît pas.  
Quand on me connaît je n'existe pas.

No. 108.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Traduire la phrase ci-dessous en le nom d'un illustre orateur :

BEAU MARI.

No. 109.—AMUSETTE.

Gentille est XXXXXXXX  
De l'ami clément,  
Qui porte XX XXXXX  
Fort élégamment,  
Embaume XX XXXXXX  
Et sourit gâtment.

SOLUTIONS :

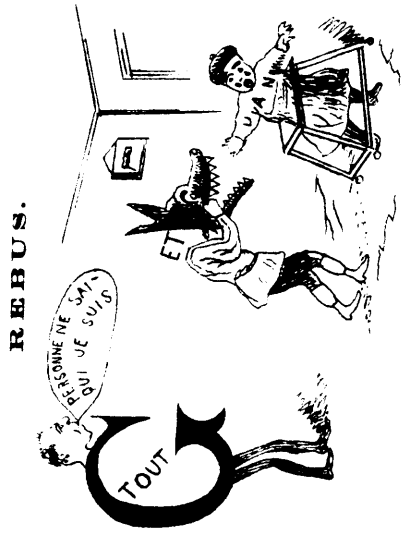
No. 105.—Les mots sont : Contour et Crouton.

No. 106.—Les mots sont : Pistolet et Pistolet.

ONT DEVINE :

Problèmes.—J.-B. Clément, fils, Ste-Scholastique ; A. Dagenais, Montréal.





REBUS.  
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :  
Les grandes pensées partent du cœur.

CHOSSES ET AUTRES

Le comte de Paris adressera un manifeste aux royalistes, la veille des élections générales, en France.

Un poète canadien, M. N. Beauchemin, de Yamachiche, vient d'être élu membre de l'Académie des Muses Sautes.

Depuis cinq ans, il y avait une récolte moyenne de 460 millions de boisseaux ; on évalue celle de 1885 à 300 millions de boisseaux.

Il y a maintenant aux Etats-Unis 116 écoles de médecine, et l'on compte un docteur par chaque groupe de 585 habitants.

Parmi les pensionnaires actuellement au couvent des Sœurs de Charité, à Lévis, se trouve une dame âgée de 105 ans, encore bien portante.

Les pertes totales occasionnées par le feu aux Etats-Unis et au Canada durant les six derniers mois de l'année sont de \$50,000,000.

Molière disait : " Le mépris est une pilule qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut guère mâcher sans faire la grimace."

Le Sénat en France a voté la loi passée dernièrement à la Chambre des députés, pourvoyant à l'éducation aux frais de l'Etat du septième enfant dans les familles françaises.

La population de l'Irlande, d'après la dernière statistique, est de 4,924,342 habitants. En 1851, elle était de plus de cinq millions et demi. Cette grande diminution a pour cause l'émigration.

Le nombre des immigrants arrivés aux Etats-Unis pendant l'année finissant le 30 juin 1885, est de 387,821, soit une diminution de 122,013 sur l'année précédente, 401,710 de moins que durant l'année 1832.

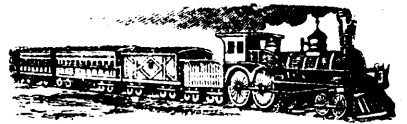
En Suède, les jeunes filles placent sous trois coupes différentes un jonc, une pièce de monnaie et un bout de ruban noir. Si quelqu'un découvre le jonc, la fille se mariera dans l'année ; si c'est la pièce d'argent, son mari sera riche ; si c'est le ruban noir, elle demeurera vieille fille.

On a parlé d'une plante qui se nourrit de mouches qu'elle saisit adroitement quand elles viennent se poser sur ses feuilles. Cette fois-ci on vient de découvrir une plante qui se nourrit de poissons. Un naturaliste américain a observé une de ces plantes

FLAVIEN J. GRANGER,  
PAPETIER.  
13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

On demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis. Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche. Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.  
No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant-en-chef.  
MONCTON, N.-B., juin 1885.

**NEWSPAPER ADVERTISING** A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. P. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (10 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,  
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc., Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :  
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.  
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70, RUE ST-DENIS,  
MONTREAL

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL

N. GOYETTE,  
BOUCHER,  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
Eaux 1 et 3

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30 Montréal.

C'EST L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
<b>94 Primes \$200</b>			

UN REMEDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRERE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

(*utricularia vulgaris*) qu'il avait placée dans un bocal garni de petits poissons. Au bout de quelques heures, il put constater qu'un certain nombre de ces poissons avaient été capturés par la plante, qui possède une sorte de vessie dans laquelle elle attire sa proie. La plupart des poissons avaient été saisis par la tête et introduits dans la vessie, où ils étaient recouverts d'une couche visqueuse qui paraissait les avoir étouffés.

Ne souille pas le ruisseau qui t'a désaltéré, ne maudis pas le sein qui t'a nourri.

Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

Il n'y a point de cheveu si délié qui ne porte son ombre.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse, vous vous presérvez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St-Elizabeth.  
(Téléphone No. 810 A.)

NOUS recommandons aux fumeurs le Cigare "Flora de Vecl," de la manufacture de M. C. D. Lacroix, 21, rue Mystérieuse, Montréal. Il est excellent sous tous les rapports. Essayez-le.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.